4°Z
9845
(5)

Les fous du CIRQUE

2.15
79
B-14

Les fous du CIRQUE

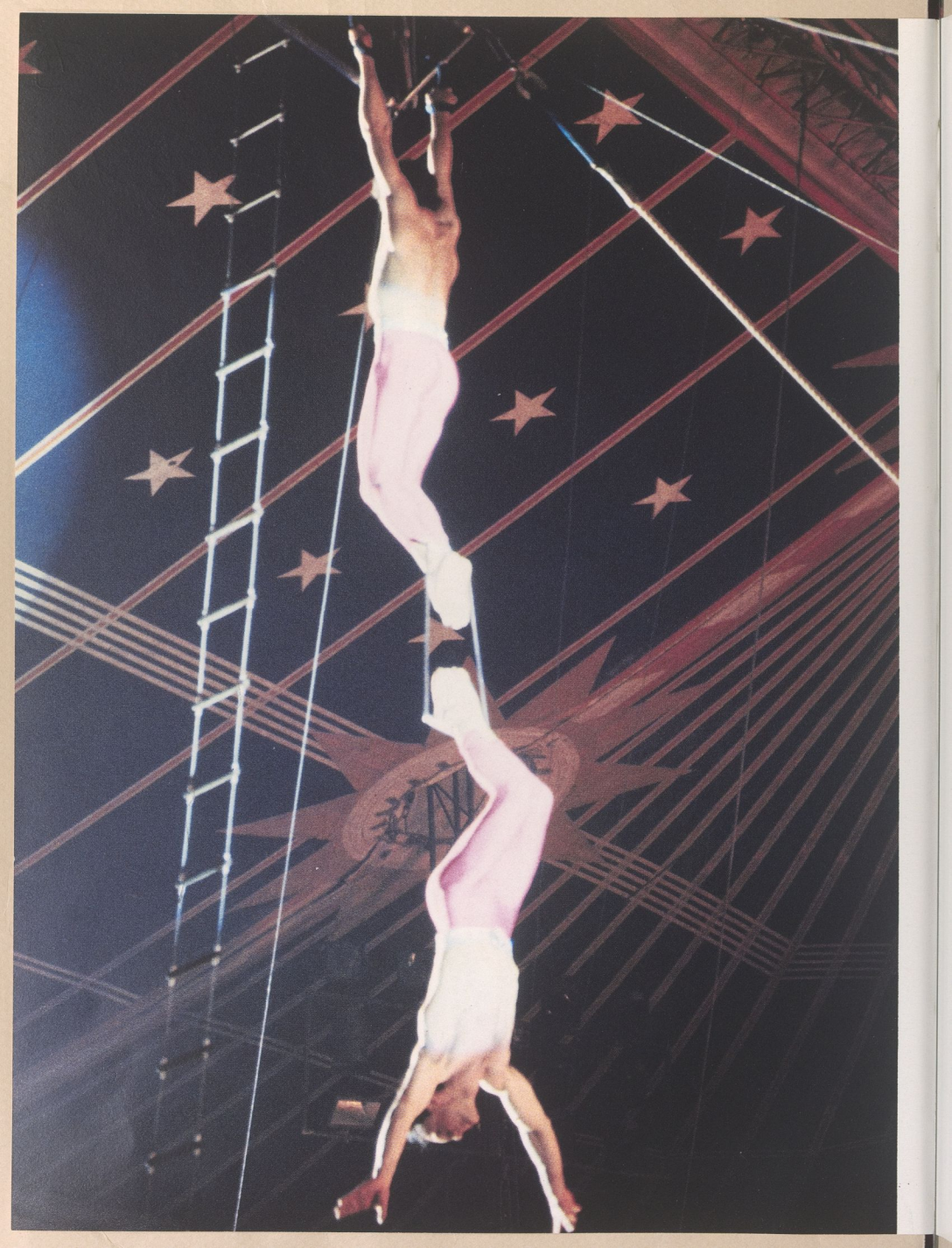
par
Annie LORENZO
Préface de Raymond DEVOS
Photographies de Jacques GUILLARD

ISSN 0295-242X



L°Z
9845
(5)

CH. MASSIN



PREFACE

Bonne route...
Gens du voyage,
Animateurs prestigieux...
Et infatigables.
Cirque de tradition.
Haute école !
Où les vraies valeurs sont respectées,
Entretenues, transmises !
Cirque du renouveau !
Bonne route aux enfants du cirque,
Déjà passés maîtres dans leur discipline...
Et qui se voient ainsi récompensés
De leurs mérites
Et de leur talent,
Par la plus grande des joies
Et la plus belle des épreuves aussi : divertir et émerveiller le public, notre maître !

Bon voyage !
Spectateurs de ce lieu enchanté, aimanté, formez le cercle !
Profitez du «charivari» pour vous mêler aux clowns, acrobates, jongleurs, écuyers et écuyères...
Entrez dans les jeux équestres, qui sont au cirque incomparables, que dis-je, sublimes !
Qui donc a dit : «Le cirque commence à cheval» ?
Alors, tous en selle, gens du voyage !
Allons faire un petit tour dans les étoiles qui scintillent dans le ciel bleu du chapiteau !
Détachez vos ceintures !
Ici, on rêve et l'on rit, sans filet !
Et que vive le cirque !
A vous tous qui êtes du voyage,
Bonne route !

Loyalement,
Augustement,
Acrobatiquement,
Cavalièrement,
Et pourquoi pas drôlement votre.

Raymond Devos.

DI - 12-11-1985 - 30961

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays y compris l'U.R.S.S.
Photos Agence Scope
Editions Charles Massin, Paris

AVANT-PROPOS

Annie Lorenzo

Un leitmotiv revient inlassablement, comme une rengaine, dans le monde du cirque : «Pour faire ce métier, il faut l'aimer». Oui, certes, ne serait-ce que parce qu'il exige de ses responsables une disponibilité totale et une préoccupation de tous les instants.

Mais à l'écoute de cette rengaine, on s'aperçoit vite que les directeurs de cirque sont des chefs d'orchestre aux interprétations différentes. Au demeurant, elles sont à l'image de la piste où chacun de nous trouve ce qu'il y vient chercher : le rire avec le clown, la performance du jongleur, la peur pour le dompteur et l'émotion devant le grand ballant du trapéziste.

De la même façon, les professionnels jouent leurs partitions selon leur propre sensibilité. Ils font du cirque un art, un divertissement ou un produit. Les uns pensent spectacle, mise en scène ; les autres, entreprise et cash-flow annuel. Ils valorisent la tradition, le modernisme ou le goût du public. Certains sont des artistes à part entière, d'autres n'entrent jamais en piste. Enfin, un grand chapiteau de 5 000 places, employant 150 salariés, ne se conduit pas comme un petit cirque familial accueillant à peine quelques centaines de spectateurs.

Le miracle étant que ces discordances, ces conceptions parfois diamétralement opposées, n'empêchent pas de reconnaître la musique du cirque. Lequel d'entre nous pourrait prétendre ne l'avoir jamais entendue ? Amoureux du cirque ou non, nous savons bien qu'il participe largement à notre culture et à notre imaginaire.

Artistes et patrons : Achille et Annick Zavatta
Cirque ACHILLE ZAVATTA Page 7

L'amour de l'art : Alexis Gruss
Cirque GRUSS-Cirque National Page 29

Un chef d'entreprise : Gilbert Edelstein
Cirque PINDER-JEAN RICHARD Page 49

La grandeur des petits cirques : Diana Moreno et Rex Bormann
Cirque DIANA MORENO-REX BORMANN Page 71



ARTISTES ET PATRONS

Achille et Annick Zavatta
Cirque ACHILLE ZAVATTA

Un nom qui en dit long et l'un des cirques français les plus prestigieux. Sa recette ? Prendre le talent d'une vedette très populaire et sa connaissance intime de la profession. Ajouter une belle intelligence, encore fraîche, de la gestion et de l'administration d'un cirque. Oublier les loisirs, les vacances, la maison et, d'une façon générale, tout ce qui n'est pas le métier. Parfumer de gentillesse, de beaucoup de générosité, de fantaisie. Un grain de lassitude. Déguster sans attendre. Le goût même du cirque.

ANNICK ZAVATTA

LE CIRQUE, ÇA EXISTE ENCORE ?

Aviez-vous une pratique du cirque avant votre rencontre avec Achille Zavatta ?

Pas du tout. J'ai fait mes études de droit à Paris avant d'entrer au service contentieux d'une banque où je suis restée trois ans. Je m'y ennuyais tellement que je passais mon temps à échaffauder des projets pour en sortir. La banque ouvrant une agence à Singapour et recrutant un cadre juridique, j'ai aussitôt proposé ma candidature. Elle a été retenue et je devais partir le 1er mars 1974. Or, le 31 décembre 1973, je rencontrai Achille au cours d'un réveillon chez des amis communs. Nous avons bavardé et... nous ne nous sommes plus quittés. C'en était fini de Singapour. J'ai donc épousé le cirque en épousant Achille. Je ne connaissais rien au cirque, je ne m'y intéressais même pas. A tel point que, lorsque j'ai fait la connaissance d'Achille ce soir-là, je lui ai demandé pourquoi on ne le voyait plus beaucoup à la télévision. Il m'a répondu :

– «Parce que je suis en tournée avec le cirque Jean Richard».

Et moi de m'exclamer :

– «Ah, mais il y en a encore des cirques ? Ça existe encore ?»

En 1976, nous avons rejoint le cirque Amar, alors racheté par Bouglione ; ce fut mon premier contact avec ce monde-là. Les premiers mois ont été difficiles, j'étais affolée. Je ne savais pas vivre dans une caravane, me passer du confort auquel j'étais habituée comme l'eau courante ou le séchoir à cheveux. Puis, très rapidement, j'y ai pris goût, j'ai adoré cette vie. J'ai suivi la tournée Amar pendant deux ans en tant que femme d'artiste avant que nous achetions notre propre cirque en 1978.

Ces deux ans vous ont aussi donné le goût de la piste puisque vous êtes devenue trapéziste. Pourquoi ce choix ?

D'abord parce que j'aime le danger, j'aime prendre des risques. Dans un numéro de trapèze, la moindre erreur est sanctionnée par la mort. Si vous prenez les bras du porteur trente secondes trop tard, c'est fini. Mettre ma vie en jeu tous les soirs était pour moi une formidable excitation. D'autre part, le trapèze était aussi une concrétisation de rêve d'enfant. Je voulais être danseuse, ce qui était insensé et totalement impossible dans le milieu bourgeois où je vivais. Or, il y a une certaine chorégraphie dans les numéros aériens. De plus, quel plaisir de changer de peau, de personnage tous les soirs, de se coller des faux-cils gigantesques, de porter des paillettes, du strass, des couronnes de reine ! C'est réellement un rêve de petite fille.

Sans aucune expérience comme vous l'étiez, n'était-ce pas aussi un rêve un peu fou ?

Absolument. C'était un pari contre l'impossible. Lorsque j'ai commencé, j'avais trente-deux ans et je n'étais pas du tout sportive. Je n'avais aucune force dans les bras, or c'est la condition sine-qua-non pour être gracieux là-haut. Imaginez un trapéziste crispé et angoissé parce qu'il sent qu'il va lâcher sa prise ! J'ai donc beaucoup travaillé la musculation et la souplesse. Pendant un an, j'ai répété huit à neuf heures par jour. Au départ, un vieil artiste m'a donné les conseils techniques indispensables et me poussait à la limite de mes forces. Je me souviens que j'avais déjà monté dix fois à la corde et qu'il me disait : «Encore une fois ; c'est celle-là qui va te faire du bien». Je n'en pouvais plus, j'étais épuisée, mais je recommençais.

Parallèlement à cette année d'apprentissage j'ai aussi beaucoup observé. Pendant les deux années où j'ai suivi Achille en tournée chez Amar, je n'ai pas raté un seul spectacle. Voyant et revoyant les numéros, je m'imprégnais de tous les détails d'exécution. Car un beau numéro n'est pas fait que de technique ; il faut aussi savoir sourire, savoir saluer, être à l'aise, passer la rampe. Tout cela, je l'ai appris en regardant les autres.

Puis, après quatre ans de trapèze, un accident...



Les convois partent à l'aube chaque matin.

Oui, en 1982. A un moment du numéro, le porteur était pendu par un pied avec une courroie. De l'autre pied, il prenait appui sur la perche et me portait ainsi, les bras tendus vers le bas. Or, en plein spectacle, la courroie retenant sa cheville a cédé et nous sommes tombés à terre tous les deux. Nous n'avions pas de filet puisqu'il est obligatoire seulement pour le trapèze volant. Nous nous en sommes tous les deux tirés à bon compte. J'ai eu une double fracture de la colonne vertébrale mais, la moelle n'ayant pas été atteinte, je m'en suis sortie. Depuis, je ne suis plus remontée sur le trapèze. Un artiste dont c'est le seul gagne-pain est bien obligé de recommencer après un accident, tandis que moi j'entrais en piste par plaisir. J'ai donc préféré m'arrêter et me consacrer à l'administration du cirque.

LES LIMITES DU REVE.

Vous n'avez pas acheté un cirque mais avez monté le vôtre de toutes pièces. Comment avez-vous commencé?

J'ai commencé par courir les banques! Peine perdue: elles refusaient d'investir dans le cirque, même sur le nom d'Achille Zavatta. J'ai dû hypothéquer des biens de famille pour qu'elles nous accordent un crédit. Avec un emprunt de trois millions de francs nous avons acheté le matériel indispensable comme un petit chapiteau, deux groupes électrogènes, six camions, etc. Puis, d'année en année, nous avons pu investir les bénéfices réalisés, ce qui nous a permis d'agrandir et d'améliorer l'entreprise. Aujourd'hui nous avons trois chapiteaux, un de 5 000 places pour les grandes villes, un de 3 000 places et un de 2 000. A titre indicatif, le prix d'un chapiteau de 2 000 places est d'environ 500 000 F, à quoi il faut ajouter 500 000 F pour les gradins. Nous avons 120 salariés qui se répartissent comme suit. Pour la partie technique, un chef monteur dirige les opérations quotidiennes de montage et démontage du cirque et coordonne le travail des vingt monteurs. Seize chauffeurs conduisent les camions, accrochent les remorques (une heure de travail chaque jour), disposent les barrières entourant le cirque sur la place. Viennent ensuite les cinq électriciens et les cuisiniers. Côté administration, gestion, nous avons une secrétaire à Auch où est notre siège social et le point de chute du cirque. Un avant-courrier prépare l'arrivée du cirque dans les villes ainsi qu'une dizaine d'afficheurs. Un service galas, basé à Paris, s'occupe exclusivement de l'organisation des galas de Noël. Une comptable et deux caissières complètent cette équipe administrative. Enfin, pour la partie spectacle, nous avons une cinquantaine d'artistes, musiciens et présentateur. Les artistes sont salariés. Ils ont un contrat d'un an puisque nous renouvelons notre spectacle à chaque saison. Nous avons besoin d'une organisation très précise car le cirque moderne est une entreprise.

Qu'entendez-vous par-là?

J'entends par-là qu'un cirque comme le nôtre est une PME et doit être géré comme telle. L'artisanat et l'amour du métier ne suffisent plus; nous fabriquons et nous vendons le produit cirque. Nous avons environ 60 000 F de frais par jour et, puisque nous travaillons 300 jours par an, nous devons réaliser une recette annuelle qui avoisine les deux milliards de centimes. Voilà les limites du rêve.

En réalité, le cirque est une triple entreprise: une entreprise de transport (nous dépensons 25 000 F de gas-oil par semaine), une entreprise de bâtiment (nous construisons une petite ville chaque jour) et une entreprise de spectacle. Les trois consomment de l'argent mais une seule en rapporte: le spectacle. Nous devons donc laisser le moins de place possible au hasard et préparer rigoureusement la tournée du cirque. Notre service affichage passe dans les villes 15 jours avant la venue du cirque afin de coller les affiches annonçant notre venue. Il organise aussi la location des places dans toutes les maisons de la presse avoisinantes. L'avant-courrier passe, quant à lui, un mois et demi avant nous dans les villes. Il règle là les problèmes municipaux (places, pompiers, police, service des eaux) et s'occupe d'informer la presse, les journalistes. Pour établir la tournée du cirque, l'avant-courrier écrit aux municipalités un an à l'avance. Il fait alors un premier canevas qu'il négocie ensuite sur place selon les autorisations obtenues. Car il faut que les bonnes villes tombent les bons jours et que notre itinéraire régional soit cohérent, efficace. Après être passés dans une grande ville, nous rayonnons autour pour profiter des retombées de la presse régionale qui a parlé du cirque. Nous essayons d'être les mercredis, samedis et dimanches (jours où nous donnons deux spectacles, une matinée et une soirée) dans les villes de plus de 50 000 habitants, les mardis et vendredis dans les villes de 20 ou 30 000 habitants et nous faisons les petites villes les lundis et jeudis qui sont des jours creux. Ce sont donc dix spectacles par semaine qu'il faut organiser au mieux de leur rentabilité.

Faites-vous beaucoup de «villes d'un jour»?

Sur 300 jours de travail annuels, nous faisons à peu près 250 villes. Nous restons plus longtemps dans les grandes villes comme Bordeaux (2 semaines), Lyon (2 semaines), Marseille (2 semaines) et Paris (un mois consacré aux galas, aux arbres de Noël des comités d'entreprise). Nos étapes quotidiennes n'excèdent jamais 150 km car les convois ne peuvent guère faire plus de 40 km/h et nous devons avoir monté le chapiteau à midi.

LE PRIX DU REVE.

Comment recrutez-vous vos artistes?

Nous avons deux imprésarios qui courent le monde entier pour les trouver. Quand un numéro leur plaît, ils

Un chapiteau dressé un beau matin, en pleine ville, comme par magie.